

Lise Roy : itinéraire d'une artiste sans famille

Raymond Bertin

Numéro 126 (1), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23924ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2008). Lise Roy : itinéraire d'une artiste sans famille. *Jeu*, (126), 69–76.

PORTRAIT



Lise Roy (Élizabeth) dans
Marie Stuart de Schiller,
mise en scène par
Alexandre Marine
(Théâtre du Rideau Vert,
2007). Photo : Suzane
O'Neill.

Lise Roy : itinéraire d'une artiste sans famille

Bien des gens découvraient cette comédienne au charisme imposant en Élisabeth 1^{re} dans *Marie Stuart*¹, sans se souvenir l'avoir applaudie quelques mois plus tôt dans *Ubu roi*². Aveuglés par la grande polyvalence de l'interprète, plusieurs ont oublié ses prestations pourtant mémorables en Madeleine II dans *le Vrai Monde ?* de Michel Tremblay³, en Œnone dans *Autour de Phèdre*, écrit et mis en scène par Jean-Pierre Ronfard⁴, en Simone de Beauvoir dans *La terre est trop courte*, *Violette Leduc* de Jovette Marchessault⁵, en tant d'autres personnages. On se souvient cependant de son incarnation intense de la sculptrice Camille Claudel dans *Camille C.*⁶, un projet qu'elle a mené et porté à bout de bras, l'une des grandes aventures de sa vie d'artiste des planches. Sans parler de nombreux rôles, parfois petits mais tenus avec grand talent, sur les écrans de télévision et de cinéma, dont celui de Chantal Lanvin dans *The Boys of St. Vincent* qui lui a valu un prix Gemini, à Toronto, en 1992.

Rencontrer Lise Roy pour faire un retour sur son itinéraire de comédienne, c'est ouvrir la porte à un flot de paroles intarissable, de souvenirs de rencontres marquantes entrecoupés de moments de rire portés par sa voix basse et profonde. Dix jours après la fin des représentations de *Marie Stuart*, qu'elle qualifie d'aventure exceptionnelle, attablée dans un café devant un morceau de gâteau qu'elle dévore avec un appétit qui me semble être celui de la vie tout entière, elle parle vite, et bien, ses idées se bousculant, pesant ses mots pourtant, soucieuse de précision.

Née à Montréal dans une famille d'agriculteurs venus de la campagne pour travailler en ville, rien ne la destinait au métier de comédienne. « L'entrée au théâtre s'est faite très simplement, dit-elle, comme pour beaucoup de monde au Québec : à l'école secondaire, par le truchement d'un professeur de français amoureux du théâtre, qui devenait comme un prof de théâtre. » À 14 ans, elle prend des cours de diction au Conservatoire Lassalle, puis est soufflée par l'interprétation de Denise Pelletier dans *les Troyennes*, au Gesù. Enfin, au collège Brébeuf, elle monte sur scène : « La première

1. La pièce de Schiller, mise en scène par Alexandre Marine, était présentée du 25 septembre au 20 octobre 2007 au Théâtre du Rideau Vert.

2. La pièce de Jarry, mise en scène par Normand Chouinard, était présentée du 17 avril au 12 mai 2007 au Théâtre du Nouveau Monde. Lise Roy y jouait Rosemonde, en plus de faire partie du chœur.

3. Dans la mise en scène d'André Brassard, Lise Roy a repris en tournée le rôle créé par Angèle Coutu (Théâtre du Rideau Vert, 1987).

4. Nouveau Théâtre Expérimental, 1988.

5. Mise en scène par Martin Faucher au Théâtre d'Aujourd'hui en 1992.

6. Texte de Jocelyne Beaulieu et René Richard Cyr, mis en scène par Geneviève Notebaert au Théâtre d'Aujourd'hui en 1984. Voir la critique de Pierre MacDuff, *Jeu* 32, 1984.3, p. 141-144.



pièce que j'ai jouée, c'était *Huis clos* de Sartre... (*Rires.*) C'était la grande époque du théâtre français au Québec, et si jeune, jouer Estelle, ça me fait sourire maintenant parce que je ne devais pas en comprendre les trois quarts. Vers 16, 17 ans, on nous avait invités au Festival étudiant du lac Mégantic; nous avons présenté *Outrage au public* de Peter Handke, une pièce où on harangue le public. C'était audacieux; nous jouions en jeans et en t-shirt. Après la représentation – ç'avait créé beaucoup de commotion dans la salle parce qu'on insultait littéralement le public –, un monsieur s'était levé, très en colère, disant en montrant son billet: "J'ai payé deux piastres pour venir me faire insulter!" André Brassard, qui faisait partie du jury, était monté sur scène en disant: "Vous avez pas d'affaire à blâmer ces petits jeunes-là, c'est une pièce de théâtre, pis c'est pas eux-autres qui sont à blâmer!" Il était jeune, Brassard, 25, 26 ans. Nous étions allés souper après et, déjà, il tenait haut le crachoir; il nous avait fait rire toute la soirée. C'était donc un début théâtral effervescent, dans la création et la provocation. »



Lise Roy dans *Top Girls*, pièce de Caryl Churchill, mise en scène par Martine Beaulne (Espace GO, 2005). Photo: Robert Etcheverry.

Les mouettes et la révolution

Au collège, à 18 ans, Lise Roy incarne aussi le rôle-titre de *la Maison de Bernarda* de Lorca: « Inutile de dire que ça devait être absolument raté! » lance-t-elle aujourd'hui. Vient le moment des auditions pour entrer dans les écoles de théâtre: « Je ne savais même pas ce que c'était, mais tous mes camarades y allaient, alors je me suis présentée à la fois à l'École nationale de théâtre et au Conservatoire. » Refusée à la première, acceptée à l'autre, elle croit que sa vie est

finie: « Nous voulions tous aller à l'École! Le Conservatoire faisait figure de vieille institution traditionnelle, alors que l'École, c'était la modernité ouverte sur le Québec. » Elle passe tout de même une deuxième audition à l'École: « Jean-Pierre Ronfard m'avait demandé une improvisation! C'était énorme, on ne connaissait pas ça! Être assise sur la scène et regarder passer les mouettes dans le ciel... (*Rires.*) Leur jeter du pain... Ma mère, à Rivière-du-Loup, faisait ça, jeter du pain aux mouettes, j'avais vu ça au bord du fleuve. Cette improvisation m'est restée en mémoire. »

Elle entre au Conservatoire d'art dramatique de Montréal, pour se retrouver dans une classe « particulière »: « Nous étions seize, c'était deux fois le nombre habituel, et nous avons mené la révolution pendant trois ans! Moi, j'ai été, un jour, debout sur le bureau du directeur! Nous avons écrit des livres blancs, demandé la mise à la porte de certains profs, et, en troisième année, exigé de faire la première création collective de l'histoire du Conservatoire! Mais on ne pouvait pas nous reprocher grand-chose,

car nous étions très travaillants, ardents. J'étais dans la classe de Louis-Dominique Lavigne, Claire Pimparé, Jean Marchand, Martine Beaulne, Gilbert Dupuis... Ça donne les axes. Le directeur était François Cartier, un Français au caractère bon enfant, un peu dépassé par nos exigences. »

Commedia dell'arte et théâtre social

Cette période bénie culmine, en 1975, par un projet conjoint avec les finissants du Conservatoire de Québec : « Dans le temps, il y avait des bourses pour faire un projet collectif à la sortie, nous nous étions ralliés aux gens de Québec. Nous sommes allés passer trois semaines à Venise pour faire de la commedia dell'arte avec Giovanni Poli, venu enseigner à Montréal un an plus tôt, et nous avons été initiés au *maestro italiano* avec ses étudiants. Après les cours du matin, nous courions attraper un bout de fromage avant que les commerces ferment, et nous passions l'après-midi à la plage... Le soir venu, tout s'illuminait, c'était la Biennale de danse, par hasard, à ce moment-là, c'était magique. Nous avons vu, un soir, Béjart qui donnait la main à Barbara ! Quelle aventure ! On avait le meilleur des deux mondes. Car Venise peut être tristounet et mort. »

La comédienne aurait pu ensuite se retrouver n'importe où, mais part pour Québec : « Je raconte toujours cette anecdote, non par regret mais pour souligner l'ironie de la vie qui te dit parfois : "Prends cette porte battante ou celle-là, et tout le reste va suivre." Que serait-il arrivé si j'avais pris l'autre porte ? Martine (Beaulne) était déjà au Parminou, et j'ai eu une offre de cette compagnie, que j'ai acceptée. À la fin du Conservatoire, au début de l'été, c'était ce qui allait se passer. Au mois d'août, Olivier Reichenbach m'a appelée pour un petit rôle dans *Equus*, celui de l'infirmière, et j'ai répondu : "Je ne peux pas." Je ne savais pas à l'époque qu'on pouvait faire deux choses en même temps... (*Rires.*) C'est un peu le cheminement normal : on sort de l'école, on décroche un petit rôle au TNM, mais moi je suis partie ! Je suis sortie du milieu plus traditionnel pour aller passer deux ans à faire de la création au Parminou. »

Quel regard pose-t-elle sur cet âge d'or de la création collective ? « Extraordinaire ! dit-elle. D'une certaine façon, ç'a été les fondements : l'idée d'un théâtre nécessaire, qui va vers les gens, m'a marquée à jamais. Le théâtre vu comme un lieu de création qu'on invente, où son imaginaire personnel est mis à contribution. L'envers de ça, c'est l'obligation, pour une compagnie, de se couper les ailes artistiques pour pouvoir entrer dans un cadre plus social, interventionniste. C'est là où, moi, ça m'a un peu comprimée. J'avais besoin de plus d'espace imaginaire, artistique. Mais c'était une époque où il y avait une telle ferveur, la conviction qu'on était vraiment des agents de transformation sociale. »

Errance d'une sans-famille

La suite s'avère difficile, devenir pigiste, perdre la structure qui vous encadrerait ne va pas de soi : « C'est très sécurisant d'avoir une structure, d'entrer tous les matins au



Sophie Faucher (Frida Kahlo) et Lise Roy (la Mort) dans *Apasionada ou la Casa azul* de Sophie Faucher, mise en scène par Robert Lepage (Ex Machina, 2001). Photo : Yanick Macdonald.



local, de savoir que le chauffage sera payé, et que ce qu'on fera dans les cinq prochaines années a été planifié. La vie de pigiste, c'est l'angoisse permanente : ou bien on assume, ou bien c'est en dents de scie, mais tout de suite je me suis lancée dans des projets. Ça été le début de ma longue liste de demandes de subventions. Je suis la reine de la bourse. J'en ai eu beaucoup, j'ai été choyée. » Et puis, une invitation à enseigner à l'Université de Sherbrooke lui assure un bon salaire pendant deux ans. « Quand on n'a pas de famille, on erre un peu sur les routes avec sa valise, songe-t-elle avec le recul. On n'a pas d'attaches, donc les gens nous voient, ils nous identifient, mais on n'est pas autour de la cheminée avec eux pour Noël... Il y a quelque chose de l'errance. En même temps, ça fait partie de mes choix : j'ai un besoin de liberté, d'indépendance d'esprit et de corps. L'engagement me plaît, mais me pèse à long terme. Des exigences liées à ça peuvent devenir troublantes pour un artiste. Mais certains savent mieux s'y conformer, y trouver leur liberté. Il y a tellement de troupes, comme le PàP, dont les créateurs ont su aménager leur espace de liberté. »

L'aventure de *Camille C.* est exemplaire dans le parcours de Lise Roy. Partie un an dans le sud de la France, occupée à rénover une maison en bord de mer, elle fait un saut un jour à Montpellier,

Lise Roy et Pierre Collin dans *Camille C.*, adaptée par Jocelyne Beaulieu et René Richard Cyr, mise en scène par Genevière Notebaert (Théâtre d'Aujourd'hui, 1984).
Photo : Daniel Kieffer.





passé devant une librairie, où la photo sur le livre d'Anne Delbé⁷ la happe : « C'était une brique, et moi, pendant la journée, je défaisais des blocs de pierre... J'ai dévoré le bouquin, je suis rentrée à Montréal deux mois après, et c'était ça ! » Ça, c'est-à-dire un audacieux projet de création qui allait prendre toutes ses énergies en 1984, et l'amener aux quatre coins du Québec en 1985. Elle explique : « Une comédienne dit : "Je veux jouer ça" et dit à la compagnie : "J'aimerais que vous me coproduisiez et trouviez quelqu'un pour la mise en scène." Jamais une actrice ne demande aux théâtres, ce sont eux qui nous choisissent. C'est comme une fille qui fait des avances à un homme : c'est excitant, mais on sort des règles et ça crée un inconfort. C'était

Lise Roy (Élizabeth) dans
Marie Stuart de Schiller,
mise en scène par
Alexandre Marine (Théâtre
du Rideau Vert, 2007).
Photo : Suzane O'Neill.

7. *Une femme*, Paris, Éditions Fayard, 1984. Le livre raconte la tragique histoire de la sculptrice Camille Claudel, sœur de Paul et maîtresse de Rodin, internée durant trente ans, et jusque-là occultée par l'Histoire.

un projet très féminin: c'est moi qui propose, qui jouerai Camille Claudel... Je n'avais pas beaucoup de légitimité en tant qu'interprète. Geneviève Notebaert va faire la mise en scène et Jocelyne Beaulieu sera coauteure avec René Richard Cyr. La sortie du spectacle a fait mouche parce que c'était une création, un personnage qu'on ne connaissait pas; on la découvrait, Camille Claudel!» Le succès sera au rendez-vous, Lise Roy y tiendra son plus grand rôle en carrière, jusqu'à celui d'Élizabeth 1^{re}, vingt-trois ans plus tard...

Polyvalence contre célébrité

Elle n'a pas chômé, pourtant, durant ces années: sur scène ou à la télévision dans des rôles de soutien, dans l'enseignement, dans des ateliers de travail d'acteur ou dans la solitude de l'écriture, la comédienne peaufine son savoir-faire. Elle raconte ceci, survenu pendant les représentations de *Marie Stuart*: «Une dame est entrée dans les loges après le spectacle, m'a regardée et m'a dit, un peu scandalisée: "Mais où étiez-vous toutes ces années? Je ne vous connais pas!" J'étais dans l'apprentissage de mon métier. Et ça m'a permis de faire tellement de choses alors que les gens qui ont une carrière, parfois, ont moins de liberté, pour partir en tournée avec Ex Machina, par exemple⁸. C'est fabuleux, ça! Et, à l'inverse de bien des comédiens, je dirais, moi, que la télévision m'a préparée à refaire du théâtre.» Parmi ces «choses», il y a eu *Autour de Phèdre* avec Ronfard: «Apprendre la tragédie avec Jean-Pierre! C'était le maître. Tu rencontres quelqu'un qui est puissant, mais qui, en même temps, n'est absolument pas menacé dans son art par la contribution de l'acteur. J'ai vécu ça aussi avec *les Garçons de Saint-Vincent*⁹, une grande leçon de création pour moi! Je parle des gens qui étaient à la barre de ce projet, de la créativité de l'équipe. Pas étonnant que ça ait eu autant d'impact, que ça ait gagné des prix; ça a fait date dans l'histoire de la production télévisuelle.»

Son rôle a d'ailleurs valu un prix à la comédienne: «À Montréal, les médias ont mentionné que la série avait remporté sept Gémeaux (*Gemini* en anglais), ce qui était énorme. Ils ont nommé tout le monde, sauf moi. C'était à Toronto, et je n'étais pas connue à Montréal... Mais quelle fierté de remporter un prix pour quelque chose d'aussi magnifique!» Cet oubli est symbolique du statut de non vedette de Lise Roy. Sa polyvalence, sa capacité de se transformer et de devenir autre marque ses interprétations. «Ce qui joue contre la célébrité, convient-elle; je ne suis pas une "personnalité". Avant, je croyais que ça allait être un empêchement, maintenant je sais que c'est une grande ouverture. Je suis une inconnue, et n'ai été mise au monde par personne d'autre que moi.» Le succès de *Marie Stuart*, où l'on a pu admirer la maturité de l'interprète, son excellence dans tous les registres d'un grand rôle complexe, y changera-t-il quelque chose? Nul ne saurait le dire. Et la comédienne ne s'en préoccupe pas.

Elle rend hommage à Denise Filiatrault qui a pensé à elle pour Élizabeth: «Denise a un flair incroyable. Elle aime la scène, elle aime les acteurs et elle aime le talent. Quand une personne, à son avis, a du talent et que cette personne ne travaille pas,

8. Lise Roy a joué en tournée *la Géométrie des miracles* (1998) et *Apasionada ou la Casa azul* (2001).

9. Réalisateur: John N. Smith, Productions Télé-Actions/ONF, 1992.

“ç’a pas de maudit bon sens!” » Poursuivant, elle explique que ce qui l’a le plus préparée à jouer Élizabeth fut son rôle dans *My Fair Lady*: « J’avais à traverser la scène, avec un beau chapeau et une grande robe. Denise m’a dit: « Tu vas être ben belle dans ta belle robe!» Je me suis dit: “Elle te demande de traverser la scène avec élégance, de représenter l’aristocratie. Fais ta *job*.” J’ai laissé tomber les préjugés et j’ai joué ce rôle comme si ç’avait été Médée, comme si ç’avait été Macha. Et ç’a été très payant. Ça m’a préparée à entrer sur scène et à assumer. C’est fou, hein? Comment rendre la dignité en deux répliques... » Elle ne tarit pas d’éloges non plus pour Alexandre Marine, chez qui elle n’a senti « aucun décorum factice », rappelant que le metteur en scène s’est vu imposer la distribution de *Marie Stuart*: « Il ne connaissait qu’un acteur. Dix acteurs inconnus, quel risque! Il fallait un être humain d’une grande force pour réussir ça avec bonheur et largesse. »

Ses projets? De la création, bien sûr. Après *le Fou de Dieu*¹⁰ de Stéphane Brulotte, mis en scène par Marc Béland, où elle partage la scène avec Benoît McGinnis, elle jouera pour le jeune public dans *le Bruit des os qui craquent*¹¹, une pièce coup-de-poing de Suzanne Lebeau, sous la direction de Gervais Gaudreault. Saurez-vous la reconnaître? **J**

10. Production du Théâtre Il va sans dire, présentée à la Cinquième Salle de la Place des Arts du 22 janvier au 16 février 2008.

11. Cette coproduction du Carrousel, du Théâtre d’Aujourd’hui et du Théâtre Jean Vilar (Vitry-sur-Seine) sera créée en France en janvier 2009.